

Alain Desreumaux

Une inscription araméenne melkite sous une peinture copte
du musée du Louvre

335

Le texte araméen melkite
e

Les réserves d'un grand musée national comme le Louvre contiennent bien des trésors qui se révèlent grâce au travail d'inventaire effectué par les conservateurs. Cela vient de se vérifier une fois de plus avec l'objet dont il nous est permis de présenter ici une étude.

Au cours du séminaire de recherche sur les textes coptes¹, J.-D. Dubois, directeur d'études à l'EPHE, Section des sciences religieuses, a su repérer, parmi les objets à étudier, deux fragments de tablettes en bois² peints portant une représentation figurée, une inscription et les restes d'un texte dans une écriture qui ne pouvait pas être copte, et qu'il eut la clairvoyance de rapprocher du christo-palestinien³. Je le remercie de m'en avoir aussitôt informé et je suis reconnaissant à M^{me} M.-H. Rutschowskaya, qui a étudié les fragments dans son catalogue des peintures coptes⁴, de m'avoir confié le déchiffrement du texte araméen et accordé le plaisir de sa collaboration pour étudier avec elle un objet à bien des égards exceptionnel. La découverte a d'ailleurs donné lieu à une note conjointe d'information à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres⁵.

M^{me} M.-H. Rutschowskaya a fait la description des fragments et l'étude de la peinture copte de ce qui est maintenant un seul objet, le déchiffrement du texte

1 Ce séminaire de l'Institut catholique, dirigé par M^{me} A. Boudhors, chargé de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique, s'est donné pour tâche de cataloguer les textes coptes du Louvre; il a pu être mis en place grâce à M^{mes} M.-H. Rutschowskaya et D. Benazeth, conservateurs au département des Antiquités égyptiennes.

2 Musée du Louvre, AF 10878 et AF 10879.

3 Membre comme moi du CANAL, Centre d'analyse historique du judaïsme et du christianisme dans les sociétés anciennes (E.P.H.E.), il avait eu l'occasion de faire plus ample connaissance avec ces communautés chrétiennes dites christo-palestiniennes ou syro-palestiniennes et avec leur écriture particulière, dont l'étude fait partie du programme du CANAL.

4 M.-H. Rutschowskaya, *La peinture copte* (Musée du Louvre, Département des Antiquités égyptiennes), Paris: Réunion des Musées Nationaux, 1992, p. 30-31, p. 60-62, n° 40 et pl. p. 12.

5 Séance du 31 janvier 1992, *Une peinture copte sur un bois inscrit en araméen christo-palestinien au Musée du Louvre*, par M.-H. Rutschowskaya, «La peinture» & A. Desreumaux, «Le texte araméen de la plaquette d'origine», Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Comptes Rendus, 1992, p. 83-92. Que M. A. Guillaumont veuille trouver ici une marque de notre reconnaissance pour avoir bien voulu patronner notre présentation.



photo: Musée du Louvre

palimpseste ayant montré que les deux fragments du Louvre étaient jointifs. L'ensemble reconstitué mesure 37 cm de haut, 18,6 cm de large et 0,7 cm d'épaisseur. «L'existence d'un décor de bordure à droite..., des coulures de peinture sur la tranche inférieure et la lisibilité sans coupure de la partie supérieure... indiquent manifestement que la tablette était très endommagée lorsqu'elle fut rempliée pour y placer la peinture». L'étude de M^{me} Rutschowskaya nous révèle un *unicum*. Le personnage peint est la personnification de Constantinople, accompagnée de la légende grecque «La belle florissante». L'auteur conclut: «Aujourd'hui, cette peinture est le seul objet d'art égyptien représentant la Tychè de Constantinople, de surcroît accompagnée de son nom hiéroglyphique connu jusqu'alors seulement par les textes» et propose de la dater «du début du VII^e siècle, témoin pleinement représentatif de l'art pictural copte juste avant la conquête arabe».

Dans la première description des cinq fragments qui, restaurés, forment la plaque AF 10878, leur inventeur⁶ considère que l'écriture noire recouvre la peinture sur trois colonnes, et qu'il s'agit d'une onciale copte dont il ne peut lire que quelques lettres.

Grâce aux analyses du laboratoire des musées de France, nous savons maintenant que la peinture recouvre un texte directement écrit sur bois. L'encre noire a fait craqueler la peinture de telle sorte qu'il est possible de lire une bonne partie du texte. Le phénomène n'est pas étonnant. Les encres anciennes, qu'elles soient acides ou basiques, attaquent leur support au point de laisser l'empreinte des traits, même lorsque la croûte pigmentée s'est écaillée ou a été grattée. Les papyrologues savent que ce phénomène permet la lecture des palimpsestes. Dans le cas présent, l'encre a attaqué non pas le bois, support de l'écriture, mais la peinture qui recouvre celle-ci. La lecture malaisée reste possible, d'abord sous une bonne exposition aux rayons du soleil⁷. Elle a pu être complétée par les photos⁸ sous lumière naturelle et sous infra-rouges et ultra-violet.

Le texte occupe toute la surface des deux fragments. On ne connaît pas la forme ni les dimensions originales de la tablette, cassée aux quatre côtés de telle sorte qu'on ne saurait dire ce qu'était exactement l'objet lorsque le texte y fut écrit ni pour quel usage il a été conçu.

6 H. Henne, *Rapport sur les fouilles de Tell Edfou (1921-1922)*, (FIFAO), Le Caire, 1924, p. 36. Les fragments ont été trouvés dans la chambre C' du groupe de l'ouest.

7 La pratique, en matière de lecture, tant des inscriptions à l'encre que des inscriptions gravées, m'a convaincu que le premier éclairage à utiliser est celui du soleil dont le dosage des rayons ultra-violet est indispensable. Avant tout équipement lumineux artificiel coûteux, une pièce munie d'une fenêtre convenablement exposée au soleil est donc le premier lieu pour pratiquer l'épigraphe. Les architectes et les responsables des musées doivent certainement le savoir. En tout cas, l'accueil des conservateurs du département des Antiquités égyptiennes m'a permis de tirer le plus grand profit du soleil parisien.

8 En tout point remarquables, effectuées par les services du laboratoire des musées de France.

En tout cas, on a affaire à un texte en araméen melkite⁹ disposé en quatre colonnes régulières justifiées. L'écriture, de belle qualité, régulière (hauteur moyenne des lettres: 4 mm) et soignée, en caractères classiques, est proche de plusieurs manuscrits anciens de cette culture. Elle est comparable, par exemple, à celle du manuscrit dit «Codex climaci rescriptus»¹⁰, et de plusieurs folios de manuscrits datables de la seconde moitié ou de la fin du VI^e siècle. On la comparera notamment à celle du manuscrit Heb. b. 13 de la bibliothèque bodléienne d'Oxford¹¹, et des manuscrits TS 12210 et TS NS 249.14 de la bibliothèque universitaire de Cambridge¹². Ceux-ci ont été trouvés dans la Génizah du Vieux-Caire¹³.

Non seulement l'écriture de la tablette est soignée, mais la présentation générale, pour ne pas parler de «mise en pages», était recherchée. Je nomme les colonnes a, b, c et d de droite à gauche; elles sont soigneusement disposées en symétrie par rapport à la marge centrale. Marge entre la col. a et la col. b: 1,8/2 cm; entre la col. b et la col. c: 4,6 cm; entre la col. c et la col. d: 1,8/2 cm. L'interligne strictement régulier mesure 1 cm. Les lignes de toutes les colonnes sont parfaitement en vis-à-vis. On peut donc supposer que la copie s'est guidée sur une réglure minutieuse, à l'instar des manuscrits araméens les plus soignés. On doit souligner que les caractéristiques notées (marge de 2 cm, interligne de 1 cm, module d'écriture de 4 mm) sont celles des lectionnaires araméens melkites égyptiens de la deuxième moitié du VI^e siècle.

La plaque étant coupée à droite, il ne reste de la col. a (hauteur: 9,5 × largeur: 4 cm) que les lettres finales de 10 lignes. Cela n'est pas suffisant pour que je puisse identifier le texte pour l'instant.

- 9 C'est ainsi que je préfère appeler la langue (et son écriture) traditionnellement nommée *syro-palestinien* ou *christo-palestinien*: voir A. Desreumaux, «La naissance d'une nouvelle écriture araméenne à l'époque byzantine», *Semitica* 95 (1987), p. 95-107 et *id.*, «Les Araméens melkites. Vie et mort d'une communauté chrétienne à l'époque byzantine», *Canal-Infos* 6 (1989), p. 9-30.
- 10 Édité par A.S. Lewis, *Codex climaci rescriptus. Fragments of sixth century Palestinian Syriac Texts of the Gospels, of the Acts of the Apostles and of St Paul's Epistles. Also Fragments of an early Palestinian Lectionary of the Old Testament, etc. transcribed and edited* (Horae Semiticae No. VIII), Cambridge, 1909. Le scribe de l'œuvre de Jean Climaque a réutilisé plusieurs manuscrits araméens melkites anciens; celui que M. Bar-Asher (*Palestinian Syriac Studies. Source-Texts, Traditions and Grammatical Problems*, thèse en hébreu, Jérusalem, 1977, n° 39, p. 73-74) a nommé CCR II, correspond aux pages 84-178 et 186-189 de l'édition d'A.S. Lewis. Voir la description codicologique dans A. Desreumaux, *Les matériaux du syro-palestinien. Pour une étude théorique des documents d'un dialecte*, thèse, Paris-X, 1979, p. 147-152.
- La datation proposée par A.S. Lewis, le VI^e siècle, se révèle donc confirmée par la tablette du Louvre.
- 11 Édité par W. Baars, «A Palestinian Syriac Text of the Book of Lam.», *Vetus Testamentum* 10 (1960), p. 224-227. Inventaire M. Bar-Asher, 1977, n° 14. Description codicologique A. Desreumaux, 1979, p. 113.
- 12 M. Bar-Asher, 1977, n° 13, p. 60. Description codicologique dans A. Desreumaux, 1979, p. 112 et 112b.
- 13 De fait, l'écriture de la tablette du Louvre a aussi des points communs avec celle de plusieurs manuscrits de même provenance édités par J.P.N. Land, *Anecdota syriaca*, t. IV, Leiden, 1875; voir particulièrement pl. II et III.

De la col. b (hauteur: 12,5 × largeur: 7,5 cm), il ne subsiste que 8 lignes; les deux lignes au-dessus et les trois lignes au-dessous, dont il faut supposer l'existence par comparaison avec les col. c et d, mieux conservées, sont effacées. Dans les huit lignes lisibles, on lit le verset évangélique *Luc* 2, 21 qui commence par une majuscule, sorte de letrine haute de 7 mm et écrite dans la marge, comme dans les beaux lectionnaires araméens melkites. On sait que l'usage de la majuscule pour marquer le commencement de certains chapitres est fréquent dans les manuscrits araméens melkites les plus anciens¹⁴.

Les col. c et d sont mieux conservées; on y lit 18 lignes, 4 sur le petit fragment et 14 sur le grand. À la col. d, deux lettres de la fin de la ligne 18 subsistent. La continuité des textes sur les deux col. c et d montre que les deux fragments de bois, jusqu'à nos jours conservés comme deux objets proches, mais distincts¹⁵, sont en fait jointifs. Cela a permis la restauration. La col. d (hauteur totale: 18 × largeur: 6,5 cm) est un passage de l'épître de saint Paul, *Romains* 1, 2-5, dont il manque le début du verset 2 et la fin du verset 5. Toutes les fins de ligne sont tronquées, mais le texte se laisse lire aisément et les lacunes sont reconstituables par comparaison avec le texte connu par ailleurs dans les lectionnaires araméens melkites.

Dans la col. c (hauteur totale: 18,5 × largeur: 6,5 cm), dont on peut distinguer encore 17 lignes, je n'ai pu identifier que les six premières (quatre lignes sur le petit fragment et deux sur le grand) qui donnent le texte de la fin du verset *Jn* 11, 45 et le verset 46 en entier. Les nombreuses lacunes de lignes suivantes m'empêchent d'y reconnaître le texte. Celui-ci peut être d'une nature différente, une rubrique par exemple, car il constitue un paragraphe de 12 lignes dont l'écriture est plus petite (hauteur des lettres: 3 mm).

Colonne a:

1. 1	[] ܡܠ[.....
	[] ܡܠܦ[.....
	[] ܡܠ[.....
	ܡܠܦܠܡܠܦ
1. 5	[] ܡܠ[.....
	ܡܠܦܠܡܠܦ
	ܡܠܦܠܡܠܦ[.....
	ܡܠܦܠܡܠܦ[.....
1. 10	[] ܡܠ[.....

14 Par exemple, ms. Oxford, Bodl., Heb. b. 13, fol. 13v°; ms. Cambridge, Univ. Libr. TS 16323, 2b; ms. Pétersbourg, Syr 16, fol. 58-59; ms. Kh. Mird 1238v°. Dans les manuscrits les plus récents, à l'époque médiévale, les majuscules deviennent de véritables letrines, décorées d'entrelacs à l'encre rouge et jaune, ainsi dans le célèbre lectionnaire Vat. sir. 19.

15 Petit fragment: AF 10879 et grand fragment: AF 10878.

tionnaires A, B et C du Sinai. La fin du premier mot est pâle: on peut lire **𐩦𐩣𐩬𐩪** comme dans les lectionnaires A et B ou **𐩦𐩣𐩬𐩪** comme dans le lectionnaire C.

Remarques grammaticales:

«Jours», à la ligne 4 est écrit selon la forme habituelle de l'absolu masculin pluriel **𐩦𐩣𐩬** comme dans les manuscrits A et C du *Lectionnaire* (à la différence du manuscrit B qui écrit **𐩦𐩣𐩬**), mais sans les seyamé justement écrits par le manuscrit A. Peut-être sont-ils effacés ici?

«qu'ils le circoncisent», à la ligne 5 est écrit **𐩠𐩢𐩪𐩠𐩪**, forme habituelle de l'inaccompli 3^e personne masculin pluriel avec les seyamé, alors que les manuscrits A, B et C n'ont pas les seyamé et que B et C écrivent la forme brève **𐩠𐩢𐩪**.

«son nom» à la ligne 6, est écrit **𐩢𐩣𐩪** sans *mater lectionis*, alors que la forme habituelle, retenue par les lectionnaires A, B et C, est **𐩢𐩣𐩪**.

Remarques de critique textuelle:

ἐπλήσθησαν est ici traduit par **𐩠𐩢𐩪𐩠𐩪**, un accompli masculin pluriel etp'e'al ou etp'a'al, alors que les manuscrits A, B et C traduisent par **𐩠𐩢𐩪**, accompli masculin pluriel pe'al. Le sens est le même, mais la forme choisie par la plaquette est plus proche de l'aoriste passif du grec. Les manuscrits A, B et C semblent traduire la leçon συνετελέσθησαν du texte dit «occidental».

À la ligne 2, la plaquette s'accorde avec A et C contre B qui ajoute maladroitement, «l'enfant», avant «jours» comme le cod. Bezae.

Conclusion:

La plaquette atteste un état du texte en plein accord avec la majorité des manuscrits grecs – mais pas le texte «occidental» – et ce, bien mieux que les manuscrits récents des lectionnaires araméens melkites A et C et surtout B.

Colonne c: *Jn* 11, 45-46.

Le texte occupe 6 lignes: lignes 1 à 4 sur le petit fragment et lignes 5-6 sur le grand. On lit la fin du verset *Jn* 11, 45 et le verset 11, 46. Les lignes suivantes sont visibles, mais les mots sont difficiles à lire. La ligne 7 est blanche; les lignes 8-19 sont un texte non identifié.

fragment X r° de Damas²⁰. Ce dernier porte les versets 44-54, avec beaucoup de lacunes. De la sorte, la plaquette du Louvre est le seul document araméen melkite à nous conserver un texte de *Jn* 11, 46.

Remarques critiques:

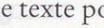
Ligne 2. Un signe de ponctuation, point simple ou double-point est probable après le premier mot.

Ligne 3. Le premier mot se laisse aisément restituer.

Ligne 6. La fin n'est plus lisible. Il s'agit certainement d'un signe de ponctuation.

Ligne 19. Il ne subsiste que la première lettre, un W majuscule.

Remarques de critique textuelle:

À la ligne 1 (petit fragment), le texte porte le nom  comme dans le manuscrit A du Sinaï, alors qu'il est seulement sous-entendu dans les manuscrits B et C, comme dans le grec.

La fin du verset 46 porte  , «le Seigneur Jésus», quand le grec²¹ a seulement Ἰησοῦς²².

À ces deux différences près, le texte du Louvre est une traduction mot-à-mot du grec.

Colonne d: *Rom* 1, 2-5

Le texte comporte 18 lignes, 4 sur le petit fragment et 14 sur le grand. Le début de la première ligne (petit fragment, ligne 1) commence seulement avec le troisième mot du verset 2, du moins si on se fie au texte de la péricope tel qu'il se présente dans les deux manuscrits connus jusqu'à présent²³. Il faut même supposer que le texte original commençait plus haut, avec le verset 1, au début de la phrase qui n'est pas correcte dans son état actuel.

20 Publié par F. Schulthess, *Christlich-Palästinische Fragmente aus der Omajjaden-Moschee zu Damaskus* (Abhandlungen des königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse, neufolge Band VII. Nro. 3.), Berlin, 1905, p. 52.

21 Vat, cod. Bezae, Ephrem, L, pap 66: Ἰησοῦς; tous les autres: ὁ Ἰησοῦς.

22 M^{me} Boud'hors me signale que la variante qui ajoute «le Seigneur» est attestée par une partie des manuscrits bohairiques (XIII-XVIII^e siècles).

23 Lectionnaire de Cambridge, Westminster College, éd. A. S. LEWIS, 1897, p. 16, n° xvii (*Rom* 1, 1-7) et euchologe de Londres, BL., éd. M. Black, *Rituale Melchitarum. A Christian Palestinian Euchologion* (Bonner orientalistische Studien, Heft 22), Stuttgart, 1938, p. 60 qui cite *Rom* 1, 1-3 au fol. 47r°.

1	<i>Rom 1, 2</i>	[תַּלְתֵּי] [בְּיָמֵינוּ] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		3 [וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
5		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		4 [וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
10		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		5 [וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
15		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		[וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]
		6 [וְעַתָּה] [וְעַתָּה] [וְעַתָּה]

Remarques critiques:

Le texte a surtout souffert dans les fins de lignes qui sont cependant restituables.

Ligne 2, il faut restituer au moins **ב**, mais on peut restituer aussi **בא**, avec *Y mater lectionis*.

Ligne 3, le point est bien visible; c'est la seule ponctuation phrastique qui subsiste dans la colonne.

Ligne 16, au premier mot, on peut lire soit la préposition **ב**, soit la particule **ו**.

Rétroversion:

προεπηγγείλατο διὰ τῶν προφητῶν
 ἐν γραφαῖς ἁγίαις
 περὶ τοῦ υἱοῦ αὐτοῦ. τοῦ γενομένου
 ἐκ σπέρματος
 τοῦ οἴκου Δαυὶδ
 κατὰ σάρκα
 τοῦ ὀρισθέντος υἱοῦ
 τοῦ θεοῦ ἐν δυνάμει
 (... ..)
 (... ..)
 τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ

δι' οὗ ἐλάβομεν
 χάριν καὶ ἀποστολήν
 εἰς ὑπακοήν
 πίστεως
 ἐν πᾶσιν τοῖς ἔθνεσιν
 ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ
 ἐν οἷς ἔστε καὶ ὑμεῖς

Traduction littérale:

«prédéterminé selon les prophètes
 «dans les Écritures sainte(s)
 «concernant son (f)ils, cel(ui)
 «qui fut de la rac(e)
 «de la maison de Davi(d)
 «selon la chair, ce(lui)
 «qui a été institué (fils de)
 «Dieu dans (la puissance de)
 «(l'esprit saint,)
 «(à partir de la résurrection des morts)
 «(de Jésus) (Christ,)
 «celui (par) qui (nous avons reçu)
 «la grâce et l'ap(ostolat)
 «pour l'obéis(sance)
 «de la fo(i)
 «dans tous les p(euples)
 «au profit de (son) nom(;)
 «v(o)u(s) (en êtes aussi)

Remarques de critique textuelle

La comparaison avec les deux autres témoins manuscrits, d'ailleurs fort proches l'un de l'autre, est intéressante, car elle apporte des renseignements.

Verset 2, ligne 2:

διὰ est traduit par la particule □ .

L'expression grecque ἐν γραφαῖς ἀγίαις est traduite $\text{ⲉⲛ ⲅⲣⲁⲫⲁῖⲥ ⲁⲓⲅῖⲁῖⲥ}$ par le *Lectioinaire* médiéval de Cambridge et $\text{ⲉⲛ ⲅⲣⲁⲫⲁῖⲥ ⲁⲓⲅῖⲁῖⲥ}$ par l'*Euchologe* de Londres. Le leçon du bois copte du Louvre montre clairement la finale du pluriel en ⲉ et prouve que la correction proposée par A.S. Lewis n'est pas mauvaise. On n'évacuera cependant pas trop vite la possibilité que l'expression au singulier, aussi surprenante qu'elle paraisse, soit une forme linguistique à

enregistrer et non une faute de scribe puisqu'elle se trouve dans deux manuscrits indépendants et d'époques différentes. En tout cas, l'araméen traduit servilement le grec: l'expression grecque sans l'article défini est rendue par une forme absolue (littéralement: «dans des Écritures saintes»).

À la fin de la ligne, matériellement défectueuse, on ne peut pas savoir s'il y avait la particule אר , transcription du grec δὲ, qui se trouve dans le rituel de Londres, mais non dans le lectionnaire de Cambridge.

Verset 3, ligne 3-4:

L'expression grecque τοῦ γενομένου ἐκ est traduite ici כח רחמנת כח comme dans le rituel de Londres et non pas comme le rituel qui a la formule courte כח רחמנת .

σπέρματος est traduit כח רחמנת avec le *Y mater lectionnis* comme dans le lectionnaire, à différence du rituel qui n'a pas la voyelle.

Ligne 5 (grand fragment, ligne 1):

κατὰ χάρις est traduit כח רחמנת . L'expression est un bel aramaïsme. Elle se trouve dans le rituel. M. Black a estimé devoir la corriger en כח רחמנת , tournure un peu alambiquée et apparemment plus grammaticale. Le texte du Louvre lui donne tort. Le lectionnaire de Cambridge porte, dans l'édition d'A. S. Lewis, la leçon que M. Black aurait voulu trouver.

Verset 4, ligne 7:

«qui a été institué»: l'araméen traduit fidèlement le grec. À la période médiévale, le lectionnaire s'écartera de ce sens avec la leçon כח רחמנת , «qui a été reconnu».

Verset 5, ligne 13:

χάρις, «amour, grâce» est traduit exactement כח רחמנת , qui s'écrit aussi – et plus traditionnellement en araméen – כח רחמנת ²⁴. S'il est vrai que la forme avec Z est surtout courante dans les manuscrits de la période médiévale²⁵, on ne peut plus dire que ceux-ci finissent par entériner une prononciation populaire. Il faut l'enregistrer comme un fait dès l'âge d'or de la langue.

Conclusion

La plaquette du Louvre nous fournit donc quelques versets supplémentaires dans le corpus peu abondant des textes araméens melkites. Elle nous conserve des textes de la période ancienne, *Lc* 2, 21 et *Rom* 1, 2-5 que nous ne connaissions

24 Voir F. Schulthess, *Lexicon syropalaestinum adiuvante academia litterarum regia borussica*, Berlin, 1903, p. 67.

25 M. Bar-Asher, 1977, chap. 5, par. 4.2.2.1.5; voir aussi les occurrences relevées par Ch. Müller-Kessler, *Grammatik des Christlich-Palästinisch-Aramäischen*. Teil 1: *Schriftlehre, Lautlehre, Formenlehre* (Texte und Studien zur Orientalistik, Bd. 6), Hildesheim, Zürich, New York, 1991, p. 47.

jusqu'à présent que dans les lectionnaires médiévaux plus récents et *Jn* 11, 46 qui n'est préservé que par elle. De plus, l'objet nous apporte plusieurs informations.

Deux renseignements linguistiques de valeur d'abord, à enregistrer dans le lexique, l'aramaïsme **ܟܘܢܝܘܬܐ** et la forme **ܘܢܝܬܐ** appartiennent à l'époque ancienne.

Sur le plan de l'orthographe, on notera que le texte présente des traits normaux de manuscrits de la période ancienne:

- usage des seyamé pour indiquer le pluriel, même lorsqu'aucune confusion n'est possible²⁶: **ܘܘܫܝܘܬܐ** (*Lc* 2, 21, col. b, ligne 5); **ܘܢܝܬܐ** (*Jn* 11, 46, col. c, ligne 4). En revanche, les seyamé indiquent le pluriel de deux mots qui n'ont pas la désinence du pluriel araméen et pourraient être pris pour des formes au singulier: **ܘܢܝܬܐ** (*Jn* 11, 46, col. c, ligne 2) et **ܘܢܝܬܐ** (*Jn* 11, 46, col. c, ligne 4);
- ponctuation du 'A de la préformante du etpa'el ou etpa'al;
- Y mater lectionis²⁷: dans les mots **ܘܢܝܬܐ** (*Rom* 1, 5, col. d, ligne 14) et **ܘܢܝܬܐ**²⁸ (*Rom* 1, 5, col. d, ligne 17) à côté de **ܘܢܝܬܐ** (*Lc* 2, 21, col. b, ligne 6), conformément à la liberté de cette orthographe;
- W mater lectionis²⁹ dans les mots **ܘܢܝܬܐ** (*Rom* 1, 2, col. d, ligne 1) et **ܘܢܝܬܐ** (*Rom* 1, 5, col. d, ligne 16);
- l'orthographe **ܘܢܝܬܐ** (*Rom* 1, 3, col. d, ligne 5) avec Y original, écriture normale en syro-palestinien ancien³⁰.

Ensuite, puisque ces versets appartiennent à la phase ancienne de la production écrite araméenne melkite, ils prouvent que les textes néotestamentaires en cette langue circulaient déjà en Égypte dans la deuxième moitié du VI^e siècle, disons à la période justinienne et l'objet du Louvre permet de proposer une telle datation pour les manuscrits comparables.

Quant au texte lui-même, les versets traduisent mot-à-mot une version grecque – que je laisse aux spécialistes de la critique textuelle le soin d'identifier et de nommer – et la comparaison avec les manuscrits araméens melkites médiévaux montre que la traduction araméenne du Nouveau Testament a peu varié entre le VI^e et le XII^e siècle.

Une comparaison avec les versions coptes correspondantes, effectuée par M^{me} Boud'hors, montre qu'aucune des variantes ne trouve d'écho dans le copte à part la variante de *Jn* 11, 46.

26 Bar-Asher, chap. V, par. 3.1.2.1.0.

27 Bar-Asher, chap. IX, par. 1.0, démontre que cela existe déjà dans les manuscrits anciens.

28 Bar-Asher, chap. IX, par. 1.5.2 remarque la fréquence de l'orthographe avec Y au voisinage de Š.

29 Comme pour le Y, Bar-Asher, chap. IX, par. 1.0, démontre que cela existe déjà dans les manuscrits anciens.

30 Bar-Asher, chap. IX, par. 6.3.

La nature de l'objet reste énigmatique. La qualité de la calligraphie et de la mise en pages font penser à la reproduction d'une double page d'un lectionnaire araméen melkite d'époque justinienne qu'on aurait ouvert devant soi. Je n'ai pas encore pu déterminer si les trois péricopes identifiées sont regroupées telles dans un lectionnaire ou même un commentaire.

On pourrait imaginer que la tablette était utilisée dans un rituel liturgique, pour présenter commodément sous les yeux du lecteur des textes récurrents³¹.

Un intérêt de l'objet est son existence même. Jusqu'à présent, on ne connaissait de manuscrits araméens melkites venant d'Égypte que ceux du couvent Sainte-Catherine au Sinai³² et ceux de la Génizah du vieux-Caire³³. Découvert dans la fouille d'une maison copte à Edfou, le bois peint du Louvre, représentant explicitement Constantinople, est un précieux témoin de la présence des melkites d'expression araméenne en Égypte et de leurs relations avec les coptes. On connaissait la liturgie de bénédiction des eaux du Nil en araméen melkite³⁴, sans parvenir à la bien situer dans l'histoire des communautés chrétiennes de ce pays. Ne doit-on pas se demander si l'existence des araméens melkites en Égypte, non seulement au Caire, mais aussi loin qu'Edfou au sud, dès la période dite «ancienne» ne résulterait pas des efforts des chalcédoniens palestiniens pour lutter contre l'expansion monophysite? On doit au moins suggérer un lien entre la production littéraire araméenne en ce pays et les nominations impériales des patriarchales melkites à la fin du VI^e siècle. En effet, après Théodose, trois patriarches au moins ont été imposés par Constantinople: Paul Tabennésite (537-539), Zoile (539-551) et Apollinaire (555-570)³⁵.

De plus serait-il trop hardi de voir dans les milieux égyptiens d'expression araméenne à l'époque byzantine, les lointains héritiers des groupes araméens anciens?

Il est vrai que le plus simple serait de penser à des voyageurs originaires de Transjordanie, venus par le désert oriental et ayant abordé à l'un des ports de la Mer Rouge³⁶.

31 À la manière des tablettes du «Dernier Évangile» dans le rituel romain avant la réforme du concile Vatican II.

32 Catalogués par A.S. Lewis, ils se trouvent toujours dans la bibliothèque du couvent. De nouveaux manuscrits y ont été découverts il y a une dizaine d'années.

33 Manuscrits de la collection Taylor-Schechter, aujourd'hui à la bibliothèque de l'université de Cambridge. Il s'agit de folios de manuscrits dépecés, presque tous palimpsestes.

34 Publiée par G. Margoliouth, «The Liturgy of the Nile. The Palestinian Syriac text, edited from an unique Ms in the British Museum», *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland*, oct. 1896, p. 677-727 et 2 pl. Réédition London: David Nut, 1897.

35 Voir J. Leroy, *Les peintures des couvents du Ouadi Natroun*, publiées avec la collaboration de B. Lenthalic, P.-H. Laferrière, H. Studer, É. Revault, B. Psiroukis & J.-F. Gout (La peinture murale chez les Coptes. Mémoires publiés par les membres de l'IFAO du Caire, t. CI), Le Caire, 1982, p. 4-5.

36 Je remercie M. E. Will de m'avoir suggéré cette hypothèse. Je remercie aussi M. P. Geoltrain pour son aide à la rétroversion et aux notes de critique textuelle.

En tout cas, la plaquette peinte du Louvre, qui nous a conservé le seul texte araméen melkite aujourd'hui possédé par la France, est une nouvelle pièce à verser au dossier d'une langue et d'une culture aux origines encore mal connues.

